

I. Le chemin de la Côte-Sainte-Catherine

Pierre-Richard Bisson

Numéro 2, hors-série, automne 1991

Outremont et son patrimoine : dix circuits de découverte architecturale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

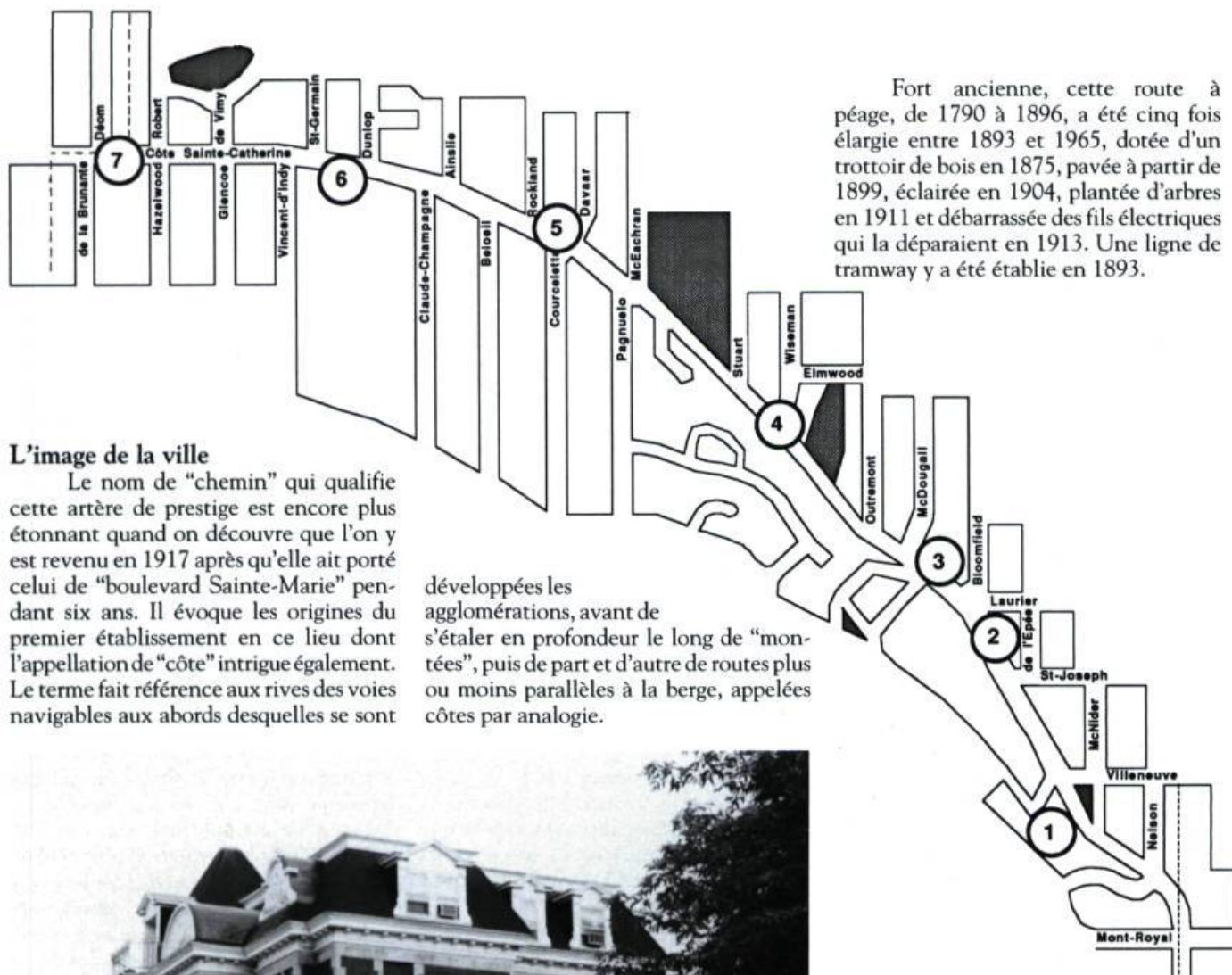
1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bisson, P.-R. (1991). I. Le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. *Continuité*, (2), 9–12.

I. Le chemin de la Côte-Sainte-Catherine



Fort ancienne, cette route à péage, de 1790 à 1896, a été cinq fois élargie entre 1893 et 1965, dotée d'un trottoir de bois en 1875, pavée à partir de 1899, éclairée en 1904, plantée d'arbres en 1911 et débarrassée des fils électriques qui la déparaient en 1913. Une ligne de tramway y a été établie en 1893.

L'image de la ville

Le nom de "chemin" qui qualifie cette artère de prestige est encore plus étonnant quand on découvre que l'on y est revenu en 1917 après qu'elle ait porté celui de "boulevard Sainte-Marie" pendant six ans. Il évoque les origines du premier établissement en ce lieu dont l'appellation de "côte" intrigue également. Le terme fait référence aux rives des voies navigables aux abords desquelles se sont

développées les agglomérations, avant de s'étaler en profondeur le long de "montées", puis de part et d'autre de routes plus ou moins parallèles à la berge, appelées côtes par analogie.



Maison Armand Grothé, 98, Côte-Sainte-Catherine (C. Chaussé, arch.; 1913-1914).
Photo: Continuité.

C'est à bien des égards la voie la plus remarquable de la ville: sa longueur, son emprise, le fort escarpement de son côté sud et la majesté des résidences qui s'y dressent, la diversité des fonctions qui la bordent — église, couvents, parcs, école, hôtel de ville, consulat — la variété formelle et stylistique de ses constructions, tout en fait le pôle d'attraction principal.

L'acropole des Grothé (1)

De part et d'autre du triangle de verdure qui marque le croisement de l'avenue Villeneuve s'alignent d'imposantes résidences. Celles qui dominent le talus (n° 96 et 98) ont été édifiées pour les héritiers du célèbre fabricant de cigares L.-O. Grothé et formaient un ensemble cohérent avec une troisième résidence, en partie détruite et totalement remaniée (n° 15, Maplewood; refaite en 1956-1957). Œuvres de l'architecte C. Chaussé, elles ont été construites en 1913-1914 par l'entrepreneur F.-A. Grothé et se distinguent par leurs puissantes colonnes, la richesse de leur articulation volumétrique et les serres qui les agrémentent.

Le contraste des temps (2)

Elles rivalisaient avec les maisons du clan Berthiaume-Du Tremblay, propriétaire de *La Presse* de 1915 à 1967, qui se dressaient à l'angle de l'avenue Bloomfield et qui ont malheureusement été démolies en 1971-1975 (J.-A. Karch, arch.; 1911). La tour d'habitation *Le Tournesol* (n° 205; Jodoin, Lamarre, Pratte & Associés, arch.; 1976) qui les remplace est le plus intéressant des cinq immeubles résidentiels édifiés dans ce secteur entre 1970 et 1981, résultat de pressions remontant aux années 1920 pour faire modifier le règlement de zonage et transformer le paysage en s'inspirant disait-on de la rue Sherbrooke à Montréal, voire de la Cinquième Avenue à New York!

Entre ces immeubles et sur le côté opposé subsistent d'autres résidences qui contribuent à la valeur exceptionnelle de cet environnement. On remarquera tout spécialement les subtilités de la maçonnerie du numéro 137 (maison G. Latourelle; H.-S. Labelle, arch.; 1933), la composition pittoresque et équilibrée du n° 143 (maison J. Lamoureux; J.-A. Godin, arch.; 1911) et les superbes balcons qui ornent le cottage du bijoutier A.-L. Caron (43, avenue Maplewood; MacVicar & Heriot, arch.; 1912).

Le fond de scène de l'avenue Laurier (3)

À l'est de l'escalier qui relie l'avenue Maplewood, la résidence Y. I. Fanaberia mérite une mention particulière. Réalisée à titre de maison modèle dans le cadre d'un programme du gouvernement fédéral, elle visait à relancer la construction résidentielle et à promouvoir l'utilisation des ressources canadiennes (n° 228, M. M. Kalman, arch.; 1937).

Un peu plus loin, la maison Taylor-Smith illustre l'attitude inverse. Ses propriétaires se sont en effet adressés à une agence de Grand Rapids (Michigan), qui a fourni les plans par correspondance. (n° 246; H. & J. H. Daverman, arch.; 1906).



Maison Y. I. Fanaberia, 228, Côte-Sainte-Catherine (M. M. Kalman, arch.; 1937). Photo: Continuité.

La ferme Outre-Mont, 221-223, McDougall (1833-1838). Photo: Continuité.



Le manoir Outremont (4)

Parmi les maisons qui marquent ensuite la face nord du chemin, celle que l'architecte C.-A. Reeves s'est fait construire en 1923 (n° 255) retient l'attention à cause de son imposante galerie à colonnes naines sur murets de brique qui dissimule l'asymétrie de la composition du rez-de-chaussée. À l'angle de l'avenue McDougall, celle de A. Laurence conserve quelques boiseries (n° 275; C. Bernier, arch.; 1911).

Derrière, aux 221-223 de l'avenue McDougall, s'élève une grande maison blanche extrêmement importante. C'est "la ferme Outre-Mont", construite pour L.-T. Bouthillier entre 1833 et 1838, qui

a donné son nom à la ville et qui vient au troisième rang par ordre d'ancienneté. "Manoir" de la famille McDougall de 1856 à 1887, elle devint ensuite la propriété de l'Institution catholique des sourds-muets qui y enseigna la culture maraîchère jusqu'en 1904. C'est là que le père Masse des clercs de Saint-Viateur chanta la première messe célébrée à Outremont, le 21 avril 1887. Bien que modifiée et divisée en deux logements, la maison conserve l'essentiel de ses caractéristiques d'origine.



Maison Osias Lamoureux, 325, Côte-Sainte-Catherine (Doucet & Morissette, arch.; 1912). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

De l'avenue McCulloch au parc Beaubien (5)

Au-delà du couvent des sœurs de l'Immaculée-Conception (n° 314; J. Sawyer, arch.; 1910), on trouve quelques constructions tout à fait exceptionnelles. La maison Osias Lamoureux (n° 325; Doucet & Morissette, arch.; 1912) frappe par la couleur de la brique, l'agencement des volumes et surtout l'extraordinaire développement de la galerie. Celle de William Saint-Pierre a une entrée admirable (n° 372; Saxe & Archibald, arch.; 1907) et un aménagement paysager particulièrement agréable. Celle de Joseph Lamoureux enfin, un peu extravagante, a malheureusement perdu sa galerie pourtourante (n° 373-375; J.-A. Godin, arch.; 1907).

À l'emplacement du parc qui porte son nom et sur la colline qui le domine résidait la famille Beaubien, l'une des plus actives dans le développement de la ville, notamment sous l'impulsion de Joseph qui en fut maire de 1910 à 1949.

Du parc Beaubien à l'avenue Rockland (6)

À la hauteur de l'ancienne barrière de péage se dresse l'académie Strathcona (n° 520; MacVicar & Heriot, arch.; 1913-1927), dont la sobre composition classique est rehaussée de pilastres ioniques encastrés qui présentent des chapiteaux de forme tardive.

De l'autre côté (n° 543), l'hôtel de ville s'est installé dans la maison que Stanley & Abner Bagg avaient fait construire en 1817 et qui a aussi servi d'entrepôt à la Compagnie de la Baie d'Hudson, d'école et de prison. Le plus vieux bâtiment de la ville, il conserve malgré ses agrandissements la beauté de son ordonnance néo-classique et compose un ensemble pittoresque avec l'ancienne église presbytérienne qui depuis 1963 abrite la salle du conseil (n° 530, Davaar; J. E. Adamson, arch.; 1910).



Hôtel de ville, 543, Côte-Sainte-Catherine (1817). Photo: Continuité.



Église Saint-Germain, 696, Côte-Sainte-Catherine (David, Tourville & Perrault, arch.; 1930). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

La maison Camille Legault (n° 557; MacDuff & Lemieux, arch.; 1912), dont on notera la belle tourelle d'angle à dôme d'inspiration Second Empire français, a malheureusement perdu sa galerie d'origine qui opérait le lien entre les parties de pierre et de brique.

Un ensemble monumental (7)

Le pensionnat du Saint-Nom-de-Marie (n° 628; J.-B. Resther, arch.; 1903) constitue le plus bel exemple d'architecture institutionnelle de la ville. La grandeur du portique et l'austérité de la pierre grise sont justement équilibrés par d'étincelantes toitures argentées et un admirable parterre de verdure. À l'ouest, l'église Saint-Germain, construite en 1930 dans le style néo-roman, complète cet ensemble de première importance (David, Tourville & Perrault, arch.)

Maison J.-B. Aimbault, 637, Côte-Sainte-Catherine (v. 1820). Photo: P.-R. Bisson et Ass.



Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, 628, Côte-Sainte-Catherine (J.-B. Resther, arch.; 1903). Photo: Jean Désy.



Maisons George E. Cooke, 708-710, Côte-Sainte-Catherine (v. 1874). Photo: Continuité.



Woodside cottage, 792 A-B, Côte-Sainte-Catherine (v. 1860; agrandie en 1987; J. Béique et Ass., arch.). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

En face, trois résidences présentent aussi une grande valeur patrimoniale. D'abord celle que J.-B. Aimbault a probablement fait construire vers 1820 (n° 637) et qui constitue aujourd'hui le seul exemple d'architecture rurale québécoise dans les limites de la ville. Ensuite sa voisine, la maison J.-P. Tremblay (n° 645; 1929), dont le toit à pentes raides est typique de la manière de l'architecte A. Beaugrand-Champagne. Enfin, à l'ouest de l'avenue Dunlop (n° 661), une habitation de brique rouge qui remonterait à 1894 et qui se rapproche, par ses proportions et par la composition rigoureuse de sa façade, de l'architecture georgienne de la Nouvelle-Angleterre.

En gagnant la Côte-des-Neiges (8)

Au-delà de l'avenue Vincent-d'Indy, on trouve encore quelques bâtiments remarquables. Construites vers 1874, les maisons néo-gothiques jumelées qui se dressent aux 708-710 sont les seuls exemples de ce style et par ailleurs les plus anciens de cette catégorie. Pour sa part, la grande maison recouverte de stuc blanc qui marque l'angle de l'avenue de la Brunante (n° 792 a et b) est encore plus ancienne: sa partie centrale est ce *Woodside cottage* que mentionne déjà Sitwell sur sa carte de 1866. Ses agrandissements frontal et latéraux, de même que la maison G. Boisvert qui la suit à la limite de la ville (n° 796 à 800; J. Béique & Associés, arch.; 1987), ont été composés de manière à respecter son caractère.